

Résumé

L'ancienne abbaye de Drongen Onze siècles d'histoire

Johan Decavele
Jan De Maeyer
Patricia Quaghebeur
Paul Trio

Peu de sites religieux en Flandre peuvent se réclamer d'une histoire si longue et si exceptionnelle, mais aussi si complexe que l'ancienne abbaye de Drongen. À l'occasion du classement du site en 1998, l'idée a germé de réaliser une étude sur ses onze siècles d'histoire. Dans cet ouvrage, l'historique de l'abbaye est pour la première fois abordé de manière globale. Le fait que cela n'ait pas été réalisé plus tôt s'explique par la relative fragmentation des sources concernant l'abbaye norbertine et le contenu essentiellement économique de celles-ci. En effet, l'héritage archivistique de l'abbaye a lourdement souffert pendant les conflits religieux de la seconde moitié du XVI^e siècle. Ce qui a pu être sauvé ou reconstitué a ensuite subi les affres de la Terreur à la fin de l'Ancien Régime. Heureusement, l'*Abdijkroniek* (chronique de l'abbaye), en grande partie attribuée au prieur Norbert Lammens (†1641), qui se réfère à des documents aujourd'hui disparus, a livré de nombreuses données dont nous n'avons plus aucune trace par ailleurs. Le rayonnement plutôt régional de cette abbaye dans l'univers des prémontrés et la présence à Gand d'abbayes bénédictines plus anciennes et plus puissantes, en l'occurrence Saint-Bavon et Saint-Pierre, ont également contribué à ce que l'on néglige son histoire. En ce qui concerne la période contemporaine, en revanche, les archives sont abondantes, mais elles exigent une connaissance approfondie des communautés jésuites et de leur spécificité. Il semblerait que les historiens aient été dissuadés par cette exigence de départ.

Conçue de manière multidisciplinaire, cette étude envisage tous les aspects liés à l'abbaye : sa genèse, les aspects administratifs ou institutionnels de son histoire, sa portée socioéconomique ou dimension matérielle, sa vie religieuse et intellectuelle, ainsi que le volet histoire de l'art et de l'architecture. Elle jette un jour nouveau sur l'historique de la fondation de l'abbaye et son développement en tant qu'institution. Pour la première fois, l'histoire de la construction et la bibliothèque de l'abbaye font l'objet de contributions substantielles. Le patrimoine immobilier de l'abbaye et son importance matérielle sont également analysés pour la première fois. L'histoire contemporaine de Drongen en tant que lieu d'implantation industriel, résidence jésuite et centre de retraite constitue également un sujet pour ainsi dire neuf. Et comme tous ces articles sont soigneusement resitués dans leur contexte, le lecteur peut se faire une idée assez complète de ces onze siècles d'histoire sociale, religieuse et culturelle flamande. Cela dit, il est évident qu'il reste beaucoup à découvrir sur l'abbaye de Drongen. Nous livrons ici un ouvrage unique mais provisoire concernant une histoire elle aussi unique.

La communauté religieuse au Moyen-Âge (vers 915 - vers 1580)

L'histoire du site ne s'éclaircit qu'à partir du X^e siècle. Les récits antérieurs, qui attribuent la fondation de l'abbaye soit à un certain roi Basin, soit à saint Amand (vers 594-684), le célèbre missionnaire, en 606, semblent relever de la seule légende et n'être dûs qu'au désir de trouver pour l'institution des origines à la fois lointaines et glorieuses. La communauté norbertine de Drongen y eut recours pour s'affirmer face aux influentes abbayes gantoises nommées ci-

dessus : Saint-Pierre (*Blandinium*) et Saint-Bavon. Le même raisonnement s'applique peut-être à un passage de la chronique de l'abbaye sur la destruction du chapitre ou du monastère par les Normands. L'existence d'une communauté de moines séculiers à partir de 915 est plus ou moins avérée. C'est cette année-là que, soucieux de donner à la fondation comtale une impulsion supplémentaire, Baudouin II de Flandre (863-918) fit transporter à Drongen les reliques de saint Gérulphe de Merendree. Selon la *passio*, Gérulphe, qui était issu d'une famille aristocratique de Merendree, fut assassiné dans son jeune âge vers le milieu du VIII^e siècle. Aucune suite n'ayant été donnée à son souhait, qui était de léguer ses biens à l'abbaye de Drongen et d'y être enterré, de nombreux guérisons miraculeuses s'étaient produites.

La phase suivante débute avec la fin du chapitre de chanoines séculiers, lorsque les norbertins à peine installés à Zalegem près de Vrasene (1136) furent transférés à Drongen. La proximité de la métropole gantoise, facilement accessible par la Lys, motiva sans doute ce déménagement. Sa date exacte est connue grâce à deux chartes, l'une comtale l'autre épiscopale, datant de 1138. En 1141, le pape sanctionna l'événement. Que ce soit à Zalegem ou à Drongen, Iwein van Aalst (†1145) et ses parents proches jouèrent un rôle déterminant. Les réguliers étaient chargés, par des prières, des messes et autres bonnes œuvres, de gagner le salut des âmes de cette famille. La fondation de l'abbaye allait aussi de pair avec l'acquisition d'un statut social supérieur. Le choix de norbertins cadre tout à fait avec le mode de pensée de l'époque, à savoir que les religieux qui optaient pour une vie communautaire stricte et ascétique étaient mieux considérés que les autres. L'une des plus anciennes fondations norbertines, Saint-Martin de Laon, tenait lieu d'abbaye mère. Cette tutelle se maintint pendant tout le Moyen-Âge, même si le contrôle exercé sur Drongen depuis Laon semble ne pas toujours avoir été très sévère. L'ordre inspiré par saint Norbert se distingue par le fait qu'outre ses abbayes masculines, des abbayes dépendantes, réservées aux femmes, voyaient également le jour. Ainsi Drongen avait-elle à l'origine la tutelle d'une communauté de moniales installée à Petegem-aan-de-Leie (près de Deinze), qui disparaît des sources à la fin du XII^e siècle, ainsi que de l'abbaye de norbertines de Serskamp, qui prit son indépendance au milieu du XIII^e siècle.

À Drongen comme dans toutes les abbayes de prémontrés, l'accent était mis sur la liturgie et la prière collective, la lecture et l'étude, les soins aux pauvres et l'apostolat paroissial, autant de points sur lesquels les témoignages sont particulièrement rares. À la fin du XIII^e siècle, au plus tard, Drongen disposait de treize églises paroissiales, des revenus qui y étaient liés ainsi que du droit d'y présenter un curé. Il s'agissait des églises de Zalegem (1136), Drongen (1136), Landegem (1136), Vosselare (1136), Petegem (1136), Nevele (1146), Hansbeke (1146), Serskamp (au plus tard en 1147), Astene (au plus tard en 1147), Verrebroek (vers 1147), Hulsterloo (1156, mais jamais complètement), Hengstdijk (1161), Pauluspolder (au plus tard en 1295) et Zonnegem (1173). Si cela plaçait Drongen au même niveau que Furnes et Ninove, elle ne rattrapa jamais les grandes abbayes brabançonnaises de l'ordre ni les fondations voisines de Saint-Pierre et Saint-Bavon à Gand, qui comptaient parmi leurs biens le double d'autels environ. Dans la moitié de ses paroisses, Drongen faisait remplir les fonctions de curé par un extraconventuel, autrement dit par un chanoine qui vivait effectivement hors des murs de l'abbaye, dans la paroisse qu'il desservait.

L'abbaye de Drongen considérait l'encouragement au culte des saints dans les églises paroissiales placées sous sa tutelle comme un moyen d'augmenter ses revenus. Bien que l'activité spécifique de l'abbaye dans ce domaine ne soit plus retraceable en ce qui concerne Hulsterloo, on sait que cette chapelle située près de Hulst en Zélande se transforma en un lieu de pèlerinage marial d'importance régionale. Les tentatives entreprises par l'abbaye pour

stimuler le culte des saints à Drongen même semblent avoir été moins fructueuses. Pour Basin et sa fille Aldegonde, l'affluence populaire resta limitée pendant tout le Moyen-Âge, tandis que le succès de saint Gérulphe ne se répandit que dans les paroisses voisines.

On sait que jusqu'à sa suppression en 1797, la fondation des prémontrés de Drongen vécut principalement sur les biens et les dîmes offerts par la famille d'Iwein van Aalst. Les trois noyaux de la propriété abbatiale se situaient par conséquent dans des régions dépendant de leur principal bienfaiteur : le pays de Waas, le pays d'Alost et la région entourant Drongen. Après la mort d'Iwein, l'abbaye ne reçut plus guère de terres. Les chanoines tentèrent certes, au XIII^e siècle, d'acquérir des biens supplémentaires sur leurs moyens propres (notamment en vendant ou en échangeant des terres périphériques difficiles à gérer), cela afin d'homogénéiser et de renforcer l'aire morcelée des trois noyaux existants. Cette volonté se traduisit par la construction de fermes abbatiales ou de postes éloignés petits ou grands à partir desquels des terres vierges, des landes et des fagnes étaient défrichées et des champs exploités. Au début du XIV^e siècle, le patrimoine immobilier abbatial était définitivement fixé. En dehors de ces propriétés terriennes, les dîmes, les autels ou églises paroissiales et les droits seigneuriaux formaient une importante source de revenus. Mais des rares comptes conservés, il ressort que l'argent coula rarement à flots.

L'une des preuves les plus manifestes des moyens financiers limités de l'abbaye réside sans doute dans le fait qu'elle n'était à même d'entretenir un grand nombre de chanoines. Avec 21 chanoines au XVI^e siècle, une époque pour laquelle nous disposons de chiffres précis, Drongen était une abbaye de taille modeste dans le paysage monastique flamand. Les grands établissements norbertins, comme Tongerlo, comptaient environ le double de religieux. Suite au développement de l'abbaye, les abbés de Drongen gagnèrent toutefois en considération en Flandre et leur fonction sociale prit de l'ampleur. Ainsi intervinrent-ils en tant que médiateurs, par exemple lors des conflits opposant au XV^e siècle la fière et indomptable cité de Gand et les ducs de Bourgogne. Le prestige grandissant de l'abbé de Drongen connut son couronnement lorsqu'en 1540, le pape lui accorda le droit de porter la mitre.

En ce qui concerne le rayonnement culturel, Drongen resta également dans l'ombre des autres abbayes norbertines du Brabant. Drongen ne livra au Moyen-Âge ni grand écrivain ni penseur. Hormis quelques rares références présentes dans l'historiographie monastique, il n'y a guère à retenir que la rédaction des vies de Gérulphe et Basin, des saints locaux. Le niveau d'instruction de la plupart des chanoines de Drongen était en effet trop limité pour soutenir une floraison culturelle de qualité. De nombreuses indications nous apprennent en revanche que l'église abbatiale et paroissiale était depuis le Moyen-Âge richement pourvue en objets de culte tels des retables peints ou sculptés, des reliquaires d'art, de précieux vêtements liturgiques et de monuments funéraires prestigieux. Quant aux activités de constructions à grande échelle de la première moitié du XVI^e siècle, elles permettent de déduire que l'abbaye avait alors le vent en poupe financièrement parlant.

Troubles de la Réforme et renouveau catholique 1566-1797

Les événements de l'« année des merveilles » (1566) mirent brusquement fin à la vie des chanoines telle qu'elle s'était déroulée jusque-là. Non seulement les fondements de leurs statuts et de leur spiritualité furent remis en question, mais ils furent combattus avec acharnement par un mouvement religieux puissant, s'affirmant comme le véritable héritier de la chrétienté authentique. De plus, l'abbaye constituait une cible facile pour les calvinistes dans la mesure où les chanoines se comportaient souvent davantage en gros propriétaires

qu'en ecclésiastiques pieux. La furie inoclaste fut exceptionnellement violente. Une grande partie du patrimoine - statues, vitraux, reliquaires et objets de culte, ainsi que la bibliothèque et les archives, y compris de précieux manuscrits enluminés - furent la proie des destructions. À Gand, les « casseurs » n'eurent pas de mal à gagner le soutien de la population, non pas tellement pour des motifs religieux, mais parce qu'elle espérait que cela mettrait fin au régime jugé intolérable de l'abbaye en tant que centre de pouvoir.

Si une fois l'ordre rétabli, « 1566 » fut considéré par beaucoup comme un simple « accident de parcours » causé par quelques esprits égarés, l'heure de la vérité sonna douze ans plus tard. Cette fois, le mouvement émanait des instances officielles. L'administration communale révolutionnaire de Gand, qui était arrivée au pouvoir à la fin de 1577 à la suite d'un coup d'État et avec l'autorisation tacite de Guillaume d'Orange (1533-1584), sut se maintenir en place en cette période troublée pour les Pays-Bas. Une série d'abbés norbertins furent d'abord enclins à se joindre au soulèvement hollandais contre le roi d'Espagne Philippe II (1527-1598), espérant ainsi éviter l'intégration de leurs abbayes dans les nouveaux évêchés. Mais très vite, les nouveaux tenants du pouvoir manifestèrent l'orientation religieuse et politique qu'ils souhaitent voir suivre par la ville et ses environs au sens large (en fait, toute la Flandre) : celle d'une république calviniste dans laquelle il n'y avait plus de place pour le catholicisme, moins encore pour la vie monastique sous quelque forme que ce soit. Drongen tomba comme les autres aux mains des calvinistes. Le flamboyant Nicasius Van der Schuere fit son entrée dans le quartier abbatial et une commune protestante fut établie dans l'église gothique.

Avec la suppression de l'abbaye, l'expulsion des chanoines et la démolition systématique des bâtiments en 1578-1579, l'histoire de Drongen semblait, après cinq siècles et demi, avoir atteint son terme. Si les frontières apparues vers la fin du XVI^e siècle entre la république des Pays-Bas et les Pays-Bas espagnols étaient passées 50 km plus au sud, il en aurait effectivement été ainsi. Mais les choses se passèrent autrement. Après qu'Alexandre Farnese (1545-1592), duc de Parme, eut restauré l'autorité du roi d'Espagne à Gand (1584) et à Anvers (1585), les anciennes structures catholiques furent rétablies dans leur intégralité. Les chanoines de Drongen ne surent cependant guère en profiter, non seulement parce que leur abbaye était en ruine (celle d'Averbode avait également été rasée, mais elle n'avait pas mis longtemps à renaître de ses cendres), mais aussi parce que sa communauté durement touchée, dans laquelle les divisions continuèrent longtemps à régner, ne parvenait pas à trouver un nouveau souffle. Pendant plus d'un siècle, la vie abbatiale se déroula donc en mode mineur dans leur refuge situé entre les murs de la ville de Gand.

Vers la fin du XVII^e siècle, l'éclat du passé put être restauré à tous égards. Le dimanche 7 septembre 1698, les 31 chanoines rejoignirent en cortège leur abbaye rénovée de Drongen. Celle-ci était ainsi l'une des dernières des Pays-Bas méridionaux à se rétablir après le soulèvement. Dès le mois suivant, les premiers novices arrivèrent, confirmant la tendance au rajeunissement amorcée vers 1650. Dans sa nouvelle forme, Drongen put bénéficier un siècle durant des retombées positives de la contre-réforme et de la position alors rarement remise en cause des institutions religieuses. Les extraconventuels (15 en 1735) contribuèrent énergiquement, à travers leur apostolat paroissial, à la diffusion des décisions du concile de Trente. La prêtrise, une étape avancée dans la carrière des chanoines, n'était accordée qu'à l'âge moyen de 37 ans. Plus d'une fois, un chanoine en paroisse fut promu abbé. Le standard de vie de ces chanoines était généralement plus élevé que celui des prêtres séculiers, bien que des paroisses rurales et pauvres fussent également desservies par des norbertins.

Les abbés qui se succédèrent au XVIII^e siècle assainirent les finances et poussèrent plus loin l'achèvement des bâtiments. L'église ne cessa d'être rehaussée par des autels, des statues et de l'argenterie. Les reliques retrouvèrent leur place et un flot continu de pèlerins vint invoquer la statue miraculeuse de Notre-Dame d'Hulsterloo dans l'église paroissiale. Mais ce qui a été conservé de la bibliothèque montre que, comparée à celle des autres grandes abbayes norbertines des Pays-Bas méridionaux, la vie intellectuelle de Drongen était assez réduite. La furie iconoclaste du XVI^e siècle et les énormes efforts qu'il avait fallu consentir au siècle suivant pour reconstruire l'abbaye expliquent peut-être le manque de moyens susceptibles d'être consacrés à des activités culturelles et intellectuelles de haut vol. Cette vie doit toutefois avoir été plus intense que ce que les documents conservés ne le laissent supposer.

Sécularisation : de fière abbaye à grise usine 1796-1837

Les dernières décennies du XVIII^e siècle marquèrent une rupture radicale avec l'Ancien Régime. Les idées des Lumières, la foi dans la raison, la pensée progressiste, la mission civilisatrice attribuée aux autorités permirent à des souverains comme Joseph II (1741-1790) de mettre fin aux privilèges de l'Église et des institutions religieuses. La primauté du religieux sur le civil fut remise en question. Désormais, c'était l'État qui donnait le ton. Dans ce cadre, les abbayes jugées sans utilité furent condamnées à disparaître dès 1783. Drongen resta momentanément épargnée.

En 1792, puis à partir de 1794, les révolutionnaires français supprimèrent les institutions religieuses, y compris dans les Pays-Bas méridionaux. Les abbayes et les monastères furent démantelés, leurs occupants chassés, leurs biens inventoriés, leurs bâtiments et les terres confisqués et vendus. Cette fois-ci, Drongen n'y échappa pas. En vertu de la loi du 1^{er} septembre 1796 (15 fructidor année IV), ses 36 chanoines furent simplement expulsés, le 1^{er} janvier 1797. Ce fut la fin de la vie monacale norbertine. Mais comme ailleurs, les moines s'étaient préparés à l'arrivée des commissaires de la République. Dès 1792, ils avaient pu mettre une partie de leurs biens (*preciosa*, vaisselle et vêtements liturgiques précieux) en sécurité grâce au réseau de paroisses et de fermes dont ils disposaient. Des hommes comme Petrus de Hert (1771-1851), futur doyen d'Alost, et Adriaan de Coninck (1734-1810), dernier abbé et curé de Zomergem à partir de 1802, parvinrent à sauver une partie du patrimoine abbatial. Précisons que la République se concentra principalement sur la confiscation des titres de propriété des bâtiments et terres agricoles. Le récit de la visite des commissaires à Drongen donne une idée réaliste de la façon dont se déroulaient les confiscations et les ventes publiques. Il illustre aussi toute la diversité d'attitudes du régime révolutionnaire, qui variait selon la nature et/ou l'état d'esprit des commissaires et des préfets départementaux.

Quoi qu'il en soit, l'abbaye fut fermée, ses biens confisqués et ses domaines vendus par lots. L'église abbatiale fut démolie. Entre 1798 et 1822, les bâtiments et les terres avoisinantes tombèrent aux mains d'un ambitieux entrepreneur gantois, Lieven Bauwens (1769-1822), qui y installa une filature de coton. Après une période de succès, Bauwens livra, de 1811 à 1822, une longue lutte - non exempte de diverses manipulations - pour sa survie financière. L'épisode est douloureusement représentatif des succès variables de ces entrepreneurs audacieux, de leur famille et de leurs ouvriers pendant la première période de l'industrialisation en Flandre. À une époque où il n'était pas encore question de législation ou de protection sociale, les ouvriers étaient à la fois les jouets et, bien souvent, les dupes de ces péripiétés. Après sa mort en 1822, l'usine de l'infortuné Bauwens passa à son beau-frère Frans De Vos (1767-1834), qui loua l'aile orientale de l'ancienne abbaye à Jacob Verplancke. Celui-ci y installa une fabrique de garance (production de teinture rouge).

Résidence jésuite à partir de 1837

En 1837, l'ancienne abbaye de Drongen aborda une nouvelle phase de son histoire, celle de la résidence jésuite. L'année précédente, quelques membres de la Compagnie de Jésus avaient acheté l'aile située le long de la Lys afin d'y installer leur noviciat alors en pleine croissance. Après la fermeture de la fabrique de garance en 1850, ils acquirent aussi les parties restantes du site. La renaissance de l'ordre jésuite au XIX^e siècle s'explique d'une part par le contexte favorable de liberté d'opinion, d'association et de religion offert par la Constitution de la nouvelle nation belge à partir de 1830-1831. D'autre part, l'augmentation du nombre de novices correspondait à un climat culturel teinté de romantisme et à la dynamique concommittente du réveil religieux. Dans le cadre de ce réveil, la foi devait se manifester de manière idéale tant dans la vie privée que dans la vie publique. Autrement dit, le « temps des catacombes » de la période révolutionnaire appartenait au passé. La foi devait être exercée de manière concrète, se traduire par des gestes visibles. L'entrée en religion constituait dans ce cadre un choix très appréciable aux yeux de l'opinion catholique. L'essor d'un ordre orienté vers l'apostolat comme celui des jésuites n'a donc rien de surprenant.

Cet ouvrage offre un regard détaillé sur la vie telle qu'elle se déroulait dans une maison jésuite. Cette vie se passait à « travailler dans les vignes du Seigneur », en suivant à la fois le rythme des saisons que la cadence de la vie liturgique. Nous décrivons tant la vie des pères que celle des frères laïques. Ces derniers s'occupaient des aspects matériels et logistiques de cette grande maison. Pour la première fois, les aspects liés au fond (spiritualité et théologie) et à la forme (mode de vie) du noviciat jésuite sont abordés en détail. La formation était stricte, exigeante, principalement axée sur l'acquisition de la force de caractère et l'entraînement à la spiritualité de saint Ignace, mais aussi, et de manière préférentielle, sur le futur métier de prêtre enseignant. Jusqu'à la fermeture du noviciat en 1967, pas moins de 3 510 novices passèrent dans l'ancienne abbaye. Des centaines d'étudiants et de jésuites étrangers y séjournèrent quelques années pour leur juniorat et leur tertiât. Des figures célèbres de la Compagnie, comme Constant Lievens (1856-1893) et Alberto Hurtado (1901-1952), y suivirent une partie de leur formation. Tout cela prouve l'importance historique de l'ancienne abbaye en tant qu'institut de formation dans la province belge (flamande) des jésuites.

Drongen jouissait aussi d'une bonne réputation en tant que centre de retraite (vers 1840 - vers 1965) pour prêtres séculiers, réguliers et laïcs (de sexe masculin). Les retraites de laïcs étaient populaires en Flandre. Au XIX^e siècle, Drongen devint sous l'influence de la figure charismatique du père Adolphe Petit (1822-1914) un centre de réflexion pour élites catholiques. Le phénomène des retraites doit être compris dans le contexte de la lutte clérical-libérale du XIX^e siècle et de la mobilisation du peuple par les élites. Celles-ci prirent l'initiative avec conviction, mais cherchèrent à comprendre la modernité - ici comprise comme l'émancipation de différentes sphères de vie - et à se positionner vis-à-vis d'elle. Pendant l'entre-deux-guerres, ce contexte de démocratisation et de modernisation mena à la différenciation des retraites suivant les strates sociales, les statuts et les thèmes (jeunes et adultes, hommes et femmes, ouvriers, employés, professions libérales et intellectuelles).

Cette double activité de Drongen se traduit aussi dans l'architecture et l'aménagement des lieux. Le complexe contenait en effet une partie monastique réservée aux jésuites et à leur novices ainsi qu'une partie, sans cesse plus grande, destinée à l'accueil des retraitants. D'un point de vue architectural, le site se caractérisait d'une part par la nouvelle église paroissiale de style néoclassique (1858-1859), de l'autre par une chapelle à usage interne, dessinée à la

demande de la Compagnie de Jésus par Jean-Baptiste Bethune (1821-1894), grand promoteur du néogothique « Saint-Luc » en Belgique et lui-même retraits à Drongen. De nos jours encore, la chapelle offre dans sa décoration, œuvre des ateliers liés à Bethune, un échantillon rare de l'iconographie jésuite, un splendide exemple de dialogue entre architecture, fresques figuratives, vitraux, statues et autels. Elle constitue un exemple global d'art néo-gothique, un ensemble marial et ignatien unique, dont l'iconographie et la symbolique sont décrites en détail pour le lecteur attentif.

Les années 1960 furent témoins du déclin de l'activité jésuite à Drongen. La raréfaction des novices, qui ne se retrouvaient plus dans cette formation sévère, aboutit finalement à la suppression du juniorat (1958), du noviciat (1967) et du tertiariat (1968). Le centre de retraite entra lui-aussi dans une nouvelle quête de sens avec, à l'arrière-plan, la percée définitive de la modernité, accompagnée d'une sécularisation croissante de l'homme et de la société. Une double évolution se dessina. D'une part, la maison jésuite évolua de centre de formation pour la Compagnie de Jésus en une communauté jésuite âgée adepte de la prière silencieuse et d'un mode de vie sobre et détaché. D'autre part, la maison de retraite devint un centre de réflexion, qui fit preuve dans les années 1970 d'un grand dynamisme, se spécialisant dans l'accueil des jeunes. Drongen offrit pendant cette période une formation spirituelle diversifiée, répondant à une demande bien présente dans la Flandre post-conciliaire. L'échec de l'expérience menée avec l'université populaire pluraliste De Sirkel (1972-1978) causa cependant un malaise. Celui-ci ne fut surmonté que dans les années 1990 grâce à une réorientation radicale menant à l'instauration d'un centre de réflexion chrétien ignatien multifonctionnel, à la fois maison de formation et lieu de rencontre, où un éventail d'activités se déploie dans le domaine de l'interaction entre religion et art. Ce fut aussi le résultat d'un processus spontané, consciemment renforcé par le directeur laïque nommé entre-temps et le groupe de conseil et de réflexion laïque et jésuite. Une chose est sûre, l'ancienne abbaye de Drongen a tenté de répondre au besoin de religion et de spiritualité propres à l'époque postmoderne. Nous espérons prouver au lecteur combien il est juste de dire que l'abbaye a traversé les siècles à la manière d'une « vieille dame » obstinée et pleine de vie.